

QUATRE SAISONS À L'ENVERS

DU MÊME AUTEUR

Les Nerfs solides. Paroles à vif de la France moyenne, avec Véronique Langlois,
préface de Maurice Lévy, Nouveaux débats publics, 2009
Je me suis bien plu ici. Banlieue première génération, Plein Jour, 2015
6 octobre 1973. L'Été indien des Trente Glorieuses, Plein Jour 2021

XAVIER CHARPENTIER

QUATRE SAISONS À L'ENVERS

1983-1984

PLEIN JOUR

© *Plein jour*, 2023
www.editionspleinjour.fr

Les livres Plein Jour sont commercialisés
en partenariat avec la S. N. Anne Carrière.

ISBN : 978-2-37067-086-1

À mes parents et à mes maîtres,

Pour Zoé et Nathan.

« Ces jours comptèrent dans ma vie. »
Julien Green

« Le soleil, moins ardent,
luit clair au ciel moins dense. »
Paul Verlaine

TIRER LES CHOSES AU CLAIR

Les années 1980 m'ont beaucoup donné.

Ce sont celles de mes 20 ans, et, comme des millions d'autres jeunes gens de mon âge, j'y ai connu l'amour et l'amitié, découvert des horizons inconnus, beaucoup ri et beaucoup appris. Car j'y ai eu les meilleurs maîtres, j'y ai lu les meilleurs livres et reçu les meilleures leçons. En 1983, l'immensité de la philosophie n'en finissait plus de se déployer devant moi. Renée Thomas enseignait dans ma khâgne du lycée Jules Ferry, place de Clichy et, avec elle, je pratiquais un bonheur quotidien et sans cesse renouvelé : l'exploration de ces vastes étendues de connaissances, de doutes, de questionnements et d'étonnements que les milliers de pages que nous avions à lire recelaient. Elle nous rappelait souvent la phrase de Hegel sur la philosophie qui est d'abord là pour réfléchir sur ce qui a été, peindre du gris sur du gris, et qui, « comme l'oiseau de Minerve, ne s'envole qu'à la tombée du jour » – et pourtant, avec elle, chaque heure de cours était une magnifique aurore. La nuit venue, quand l'étude pouvait enfin laisser un peu de place au loisir de la lecture, je m'immergeais jusqu'à épuisement dans *À la recherche du temps perdu* que mes parents venaient de m'offrir ; un peu plus tard, dans les *Mémoires* de Saint-Simon, que ma sœur aînée m'avait donné envie de lire et qui m'accompagnent, aujourd'hui encore.

En 1983, je découvrais Paris. Je débarquais tous les jours de mon 9-3 natal par le RER B, empruntant le très long couloir souterrain de l'interconnexion gare du Nord-La Chapelle alors flambant neuve. Comme la petite bonne bretonne arrivant à la gare Montparnasse dans les romans populaires d'avant-guerre, tout m'émerveillait – mais heureusement, le monde qui m'attendait au bout du quai n'était pas celui des souteneurs, des mauvais garçons en casquette ou des patronnes dominatrices. C'était celui, exigeant et généreux, de la culture. C'était aussi la plus belle ville du monde qui s'offrait à moi en toute simplicité. Derrière une porte entrouverte, ou une grille qu'il n'y avait qu'à pousser, il y avait toujours un coin de paix, de poésie ou de beauté à découvrir, au hasard des rues, des cours et des jardins cachés du 9^e, du 18^e, du 10^e arrondissement.

Je jouais beaucoup au tennis durant mes heures de liberté. Je regardais John McEnroe monter à la volée comme personne ne l'avait jamais fait, tellement aérien sur le gazon de Wimbledon ou la terre battue de Roland-Garros qu'on se demandait si ses Nike n'étaient pas équipées de petites ailes invisibles, comme les sandales d'Hermès. Je me passionnais pour le classement ATP. Je ne faisais pas de vélo mais je vibraï, comme tout le monde, lors des grandes étapes de montagne du Tour de France, qui transformait le mois de juillet en épopée. J'allais voir du cinéma d'auteur dès que je le pouvais, au Champo, à l'Action Écoles, près de la Sorbonne. Je rêvais en écoutant sur Radio 7 la voix si douce de Michèle Halberstadt présentant *Régime sensuel*, vers 23 heures. J'ai même croisé un soir les Rita Mitsouko dans un appartement de la Nouvelle Athènes que personne n'avait encore eu l'idée saugrenue d'appeler South Pigalle.

Ce n'est pas rien tout ça.

J'ai toujours, malgré tout, une drôle d'impression quand je repense à cette année. C'est comme un doute. Une sensation persistante, entêtante, et pour tout dire un peu amère. Le sentiment d'avoir laissé ce début de décennie 1980 «me la faire à l'envers». Ainsi parle ma fille, ainsi parle les enfants d'aujourd'hui pour dire l'entourloupe, le tour de bonneteau qui laisse un peu penaud, un peu honteux de s'être fait posséder. Merveilleuse expression de ceux qui ont le privilège d'avoir à présent les 20 ans qui étaient les miens à l'époque.

Non, je ne suis pas certain d'avoir aimé les années 1980, même si j'y ai aimé mes 20 ans.

J'y ai pourtant beaucoup cru, c'est sûr, comme presque tous les jeunes gens de mon âge sans doute. On allait embaucher des quantités de professeurs de philosophie, ouvrir les concours de l'agrégation et du CAPES parce que transformer la société, ça commençait par là. Renée Thomas en était convaincue. L'histoire allait prendre un autre cours. C'était fait, «les ténèbres allaient laisser place à la lumière», c'est Jack Lang qui le disait, et il donnait sacrément envie de le croire. Les années 1970 allaient trouver leur aboutissement, les Trente Glorieuses être parachevées dix ans après ce triste 6 octobre 1973, qui avait vu la mort de François Cevert et le début de la guerre du Kippour. Elles allaient connaître leur plénitude un peu inattendue dans une époque d'irrévérences, d'émancipations tous azimuts, de transgressions à la portée des gens ordinaires. On allait remplacer l'ORTF par Canal+, Maurice Druon par Philippe Sollers, Paul Ricoeur par Guy Sorman, La Voix de la France par Carbone 14. Et tout cela malgré la crise, peut-être même grâce à la crise, qui

allait pousser chacun au dépassement de soi. Grâce à elle, la société française, enfin, allait accepter d'être vraiment libre. C'était le moment tant attendu où tout le monde allait pouvoir changer les choses, vivre sa vie, casser les règles, et plus seulement les intellectuels à la Sartre-Beauvoir, ou les vétérans de Mai 68. Peut-être pas le grand soir, mais la révolution pour tous. Pour bien en profiter, il suffisait d'être «branché».

Mais, avec le temps, j'en ai été intensément déçu, comme d'une amitié qui finit mal, confiance accordée et trahie, tendresse qu'on croyait réciproque et qui ne l'était pas, sincérité à sens unique. Aujourd'hui, presque quarante ans après, je me demande si je suis le seul à éprouver ce sentiment. Il y a deux ans, quand j'ai commencé à écrire *L'Été indien des Trente Glorieuses*, je ne me doutais pas un instant que des lecteurs amoureux de François Cevert et de l'année 1973 me contacteraient sur Facebook, m'écriraient des lettres, et même trouveraient le moyen de m'appeler au téléphone, pour ajouter quelques minutes de conversation aux pages qu'ils avaient lues sur ces années ensoleillées. Pour parler encore de 1983, qui prendra la peine de rechercher mes coordonnées? Qui aura envie de refaire le film avec moi? D'ailleurs, qui a vraiment compris quelque chose au film de ces années, quand il les a vécues? Qui a compris «la rigueur» annoncée un soir de printemps par François Mitterrand? Ce que signifiaient quelques semaines d'automne à traverser la France pour une dizaine de jeunes beurs des Minguettes? Pourquoi Yves Montand s'était-il mis à aimer la crise, un jour d'hiver? Et dans quel monde nous entrions, quand une petite ville tranquille abandonnait la gauche pour se donner à un parti d'ex de l'OAS dont personne deux ans plus tôt ne connaissait l'existence?

«Changer la vie». Rendez-vous en terre inconnue.

Non, je ne suis pas au clair avec 1983. Qui d'entre nous l'est vraiment, parmi ceux qui comme moi y ont eu leurs 20 ans? C'est le moment de nous expliquer. C'est le moment aussi de m'expliquer, au sens strict du terme. Comment comprendre l'année de mes 20 ans si je renonce par avance à comprendre mes propres 20 ans? Dans un de ses livres, Raymond Aron s'est essayé à l'exercice, et il a bien résumé le défi: «Je ne saurais penser à nouveau comme je pensais à 20 ans, ou du moins, il me faut partir à ma découverte, presque comme s'il s'agissait d'un autre.» Je trouve ce défi difficile, presque insurmontable, je vais le relever. Parler de moi, un peu, même d'un moi d'hier, même d'un moi qui ne vaudra que pour ce qu'il raconte de cette année-là... 1983 vaut bien que je me fasse un peu violence.

Rembobiner la bande pour la passer au ralenti. Télécommande en main, se repasser les principales actions, comme dans ces séances vidéo que les entraîneurs imposent à leurs joueurs, après les matchs, pour comprendre ce qui s'est passé et qu'on n'a pas eu le temps de bien voir à vitesse réelle. Oui, c'est exactement ça, le livre que je voudrais écrire: une bonne séance vidéo de l'année de mes presque 20 ans, sur un magnétoscope VHS, sans doute récupéré dans une brocante ou un vide-greniers de province, ils sont introuvables aujourd'hui. Un replay des principales actions de l'époque et de mes illusions, de mes joies, de mes admirations et de mes rêves – après tout, moi aussi, j'étais sur le terrain, moi aussi je les ai jouées, ces années qui sont passées trop vite. Le contraire d'un règlement de comptes. Plutôt un solde de tout compte, dans lequel je veillerai à bien équilibrer les colonnes, en essayant de ne pas oublier ce que j'y ai reçu, ni ceux qui m'ont donné. J'écrirai pour *tirer les choses*

au clair, sans aucune assurance d'y parvenir, mais avec la patience, la tendresse et la persévérance dont je me sens capable aujourd'hui pour mener l'enquête sur ma jeunesse, une jeunesse des années 1980.